

UN EPICIER ALGERIEN.

A travers l'Afrique française.

J'ai rencontré, au cours d'un récent voyage en Algérie, quelques types bien amusants et assez peu connus pour être notés; par exemple l'épicier indigène que nous avons vu à Batna, après notre retour de Constantine.

Cet homme qui n'est ni beau ni jeune, est vêtu dans sa boutique d'une longue gandoura bleue comme les blouses de nos paysans français. Il est coiffé d'un turban entouré de cordelettes; ses pieds sont nus dans des sandales; sa démarche lente et traînante donne une impression de nonchalance et d'abandon. Le voisin parle sabir (c'est le français fantaisiste des Arabes), et quand il est question de lui-même, il emploie toujours la troisième personne.

Sa boutique est une sorte de grange coupée en deux. Devant la porte qui donne sur la rue est un comptoir; derrière ce comptoir, une cloison de planches supporte quelques rayons sur lesquels on voit de rares bocaux peu appétissants. Ce petit commerce marchait un peu autrefois, mais la mollesse du commerce l'a réduit à ces bocaux indécis qu'on ne dérange jamais.

Une cliente se présente un jour dans l'étroite boutique. "Qu'est-ce que tu veux?" demande-t-il sans se lever du sol où il était à demi allongé.

"Donne-moi du pétrole."

L'épicier attendit un moment, fit le geste de se lever et se laissa retomber en concluant: "Ah!... il est fatigué..."

"C'est ainsi que pour ne point se déranger quand il est dans sa boutique (ce qui n'arrive pas tous les jours) il envoie peu à peu sa clientèle chez l'épicier français, son plus âpre concurrent."

Sa vie de famille est une épopée. Il eut longtemps une femme gentille qui lui donna cinq enfants. A la naissance du dernier, la pauvre femme fut gravement malade que le médecin ordonna, pour la sauver, les soins d'une garde-malade française. L'épicier qui pourtant aimait beaucoup sa femme, hésita longtemps. La garde-malade coûtait bien dix francs, c'était cher... Bref, sa pauvre femme mourut avant qu'il eût pris une décision.

Pour ses enfants... dit-il... il s'est remarié peu après son veuvage. En souvenir de sa première épouse qui était kabyle, il fit chercher en Kabylie une jeune et jolie fille qu'il payait quatre cents francs. Que se passa-t-il dans le nouveau ménage? Toujours est-il qu'un prompt divorce suivit ce mariage.

Sans se décourager, l'épicier tenta une troisième fois, puis une quatrième fois l'épave. Et toujours les très jeunes époux, retournés, après leurs noces, auprès de leurs familles qui gèrent leur rançon. Celle qu'il a maintenant, la cinquième, est la pire de toutes dit-il. Elle bat les enfants, n'en prend aucun soin et fait régner désordre et tempête dans l'humble maison.

Je parle quelquefois à cet homme: "Ça va pas aujourd'hui?"

"Ça va pas. La madame il est méchante..."

"Toujours méchante?"

"Toujours. Elle bat les petits. Et toi, la bats-tu quelquefois, la madame?"

"Si, mais quand il la bat, elle va au commissaire."

"Pourquoi la gardes-tu, alors? puisque tu as bien renvoyé les autres?"

"Il veut bien divorcer, mais il n'est pas riche. Ça coûte huit francs pour divorcer. Vois-tu, il a dépensé tout son argent pour acheter des femmes, qu'est-ce que tu veux?... Et puis chaque fois huit francs pour divorcer... Il a pas rien."

"Alors, il faut garder la madame!"

Un soupir me répond tandis qu'il reprend mollement un soulier qu'il raccommodait.

Son fils Mohammed, âgé de huit ans, a appris à lire à l'école française. C'est l'orgueil de son père. De temps en temps, l'épicier arrête les passants amis pour leur dire:

"Si tu savais comme Mohammed il est intelligent! Y sait lire. Ecoute."

Alors, il crie à tue-tête: "Mohammed! Mohammed!" Le gamin arrive en rechignant. Son père lui dit quelques phrases en arabe, à quoi il répond quelque chose qui doit être un refus. Le père se fâche, l'emporte l'appelle: "Chien, fils de chien", et le gamin consent à prendre le journal que tient le monsieur au la dame.

D'une voix laborieuse, le petit commence à répéter péniblement le titre: "La dé-pê-che..."

ment le titre: "La dé-pê-che..." tandis que son père regarde les auditeurs d'un air gogrien.

"Hein! qu'est-ce que tu dis! Tu vois comme il est intelligent, Mohammed."

D'autres fois, c'est plus sérieux encore, quand le voisin inflige aux voisins amis le supplice de la fable à écouter. Mohammed, dès qu'il se doute de la chose, se cache dans les recoins de la maison. Son père le poursuit, le découvre et l'amène par l'oreille. Le "chien, fils de chien", ne suffisant pas à décider l'enfant, il reçoit une injure plus forte: "Porc, fils de porc!" Si malgré l'horreur de ce mot, il ne récite pas la fable qu'il a apprise, son père lui lance alors une injure suprême, et le maudit jusqu'à la vingtième génération.

Rien ne peut résister à cela. Mohammed, honteux et maussade balbutie alors sa fable devant les passants amusés et devant son père rouge de plaisir et d'orgueil.

Retour du Maroc

(Carnet de Route)

L'arrivée de Tanger et de Casablanca, avec un assez long crochet dans le "bled" ce que font très peu d'Européens, même établis à Casablanca ou dans les ports. Voyage dur dans un pays sans routes, sans moyens de transport rapides. Du moins, j'y ai vu de près nos officiers, nos postes militaires et nos procédés de pacification.

On se figure trop aisément que le Maroc est une seconde Algérie, en partant de ce fait que ce sont toujours les Arabes qui l'habitent.

La est l'erreur. L'Arabe d'Algérie n'a que peu de contact avec le Marocain, et l'on ne rencontre dans la Chaouia, la partie la plus pénétrée jusqu'à présent, que peu de turbans entourés de cordes en poil de chameau.

Sans doute, dans les ports et les villes aujourd'hui européennes, nombre de transformations se sont produites, mais il suffit d'un voyage dans le "bled" (la campagne) pour saisir combien le caractère diffère.

Le Marocain n'est pas aussi facile à manier que l'Algérien. Le Marocain, le Berbère, est propriétaire, c'est-à-dire qu'il est, à ses yeux, seigneur, et entend être traité d'égal à égal. Il ne traite pas une affaire à la mode européenne, nettement; il parle du temps qu'il fait, de sa famille, de votre cheval, de différents sujets totalement étrangers à l'affaire. Sans "avoir l'air de rien" il faut glisser, au milieu de la conversation, la question qui vous intéresse, puis ne pas insister, y revenir après de multiples diversions. L'affaire conclue, il est rare que l'argent soit versé comptant—et même que le prix soit toujours débattu. Ce serait faire acte de commerçant. S'il achète, il préfère être volé magnifiquement pourvu que soient sauvés les apparences, et qu'il ne traque pas. Ils ont un peu comme les grands seigneurs de jadis qui payaient sans compter. Il faut ajouter que cette façon de faire se perd de jour en jour, à mesure que la pénétration européenne fait plus de progrès. La morale de l'intérêt se substitue peu à peu à celle de l'orgueil.

Mais ce qui ne change pas, c'est le bon ton, la politesse de manières parfaite qui caractérise le vrai Marocain, détail qui étonne d'autant plus qu'il contraste singulièrement avec l'aspect de notre homme, négligé toujours, et souvent sordide.

J'ai eu souvent l'occasion d'être reçu dans des "dours", ou villages, grâce à des guides connus des chefs et à des recommandations.

Il ne faut pas donner au mot de village la signification d'agglomération de maisons. Non: c'est une réunion de dix, quinze ou vingt tentes, très basses d'entrée, de la forme des tentes qui surmontent les manèges de chevaux de bois. Elles sont tressées en feuilles de palmier, de ces palmiers nains qui n'atteignent pas la cheville et sont la seule végétation des immenses étendues de terre qui ne sont pas défrichées en Chaouia. Vous devez faire halte à vingt-cinq mètres du "dour" et attendre que les chefs viennent au devant de vous.

Ce laps de temps pour que les femmes puissent se retirer. Peut-être secouez-les légèrement les nattes que l'on va vous offrir... le chef vous donne ensuite la plus large et la plus gratuite hospitalité pour vous et pour vos bêtes. Le repas a lieu en trois fois: les femmes, les jeunes gens, et les hommes. Accroupi sur une natte, vous devez manger avec les doigts, et boire dans le même récipient que vos hôtes, ce qui vous paraîtra une assez dure épreuve. La seule hoisson qu'un Européen non acclimaté puisse accepter, c'est le thé, fait avec du thé vert et une forte proportion de menthe qui lui donne un goût très agréable. On passe d'abord dans la théière un verre d'eau chaude que l'on rejette, puis on met le thé; une première eau est encore jetée, comme devant le délivrer des

impuretés, et un premier verre encore. Vous buvez alors, dans des verres très petits, et devez faire, en buvant, un bruit prononcé avec la bouche—façon de humer le nectar qui n'aurait aucun succès dans un salon de Paris, mais, qui est indispensable et de toute convenance au Maroc.

Ben que les mœurs françaises fassent des progrès, les Marocains ont conservé néanmoins toutes leurs superstitions. Et il n'est pas rare de voir dans un "suk" (marché) les "toubib" ou guérisseurs, entourés d'une foule nombreuse. Il y a deux catégories de "toubib". Le plus sérieux use de médicaments: ce sont, bien entendu, des poudres de scorpions ou de pattes d'écrevisses, que d'ailleurs notre vieille pharmacopée a connues, elle aussi. L'autre, le plus chrétien, procède d'autre façon. Il prend un papier, écrit une ligne, le plie, écrit une seconde ligne, le plie encore et ainsi de suite jusqu'à ce que le papier devienne tellement menu qu'il soit microscopique. Le malade porte alors cette mulette soit au cou, soit sur la partie malade et... il est guéri.

On ne s'étonnera donc pas que le médecin européen n'ait encore que peu de succès auprès de ces populations. J'ai eu le très grand plaisir de rencontrer, il n'y a pas un mois, au camp Bouhahout, sur les confins de la région d'occupation et près de ce pays des Zaïers, où nous venons de pousser quelques pointes avec la colonne du général Branley, qui rencontre, un médecin-major, qui m'a raconté comment les indigènes viennent le consulter.

"Ils arrivent, m'a-t-il dit, avec une bouteille à la main, et se déclarent malades. Impossible de savoir où ils souffrent, leur demander de se déshabiller, c'est comme si vous chiez: car le Marocain a une pudeur excessive, vis-à-vis de l'Européen surtout. Il vous demande seulement de mettre quelque chose dans sa bouteille. C'est tout. Si vous insistez et refusez de donner ici un remède, sans vous être rendu compte, votre malade s'en va tranquillement après avoir fait le geste fatigué."

Les femmes se marient très jeunes, vers douze ans. Elles portent de nombreux vêtements superposés, des boucles d'oreilles énormes qui les déchirent, ont le visage, au moins le nez et le front, tatoués, ainsi que les poignets, et sont... d'une bêtise amère. Même en Chaouia, elles ont conservé l'habitude, pour la plupart, de sortir voilées, comme en Orient, jusqu'aux yeux. Et c'est pourquoi la station devant un dour est obligatoire avant d'y pénétrer.

Le mariage prend quatre grands jours. La jeune fille ne choisit jamais. Le fiancé l'achète de confiance au père au prix minimum de 50 duros. Si d'aventure elle ne plaît pas, l'"acheteur", même dix ou quinze jours après, n'a qu'à la ramener au père, lequel lui rend simplement l'argent sans dommages-intérêts.

Donc, quatre jours. Le premier est consacré à l'épilation. Le second jour à la promenade. Entourés de toutes ses amies et connaissances, la fiancée, soigneusement voilée, fait le tour de la ville, goûtera plantureux. Le troisième jour est réservé au bain. Elle est toujours escortée de ses amies. Le quatrième jour enfin, c'est la cérémonie nuptiale. La douce fiancée est conduite à son futur maître qui ne l'a d'ailleurs pas encore vue. Il lève son voile, l'embrasse et l'emmena au milieu du babillage de toutes les amies.

Je borne là ces notes rapides, prises souvent à dos de mulet. Mais la physiologie du dour ne serait pas complète si je ne parlais pas des chameaux, seul moyen de transport avec le mulet. J'ai vu rentrer à Casablanca les chameaux qui portaient le ravitaillement des colonnes. Il y en avait douze cents qui, leurs porteurs compris, coûtaient à la colonne environ 6000 francs. C'était une jolie cavalcade que cette théorie de douze cents chameaux.

Et ce n'est pas chose aisée de faire circuler à Casablanca. Si vous ne pouvez pas emporter tout un matériel de campement et de ravitaillement, y compris eaux minérales indispensables—chameaux, mulets, guides, cuisiniers indigènes, vous devez vous arranger pour arriver le soir dans un de nos postes d'occupation française, dont le moins éloigné est toujours à une cinquantaine de kilomètres—et où les lits sont préparés toujours des tables. Pour nous, notre première étape fut de 80 kilomètres dans un pays entièrement plat, sans un arbre où la seule végétation est ce palmier nain qui n'atteint pas la cheville, je l'ai dit. L'unique diversion à ce paysage monotone, c'est la rencontre, de temps à autre, des terrains cultivés où le blé atteint près de deux mètres de hauteur, de troupeaux de moutons ou de bœufs, et à de rares intervalles qui ne sont jamais de moins de quinze kilomètres, des "oueds" ou rivières, où l'on peut faire halte à l'ombre....

Pays très intéressant, au total, riche, fertile, ne demandant qu'à être mis en valeur, mais où tout est à faire et difficile à faire, l'acte

d'Algéras ayant été jusqu'ici une façon de bien qui paralyse les initiatives et lie les bras—à compter la routine chrétienne séculaire.

RAYMOND DE BUREL.

LA LEÇON DU TAUREAU

L'AME DES BETES

(SOUVENIRS D'ESPAGNE)

C'était un joli petit taureau brun qui portait sur le front, ainsi qu'une cocarde, une large étoile blanche; il était né à La Caña, au-dessus d'Aranjuez, chez le señor Alejandro Perez, et n'avait jamais quitté la prairie, solide sur ses jarrets, il bondissait comme un jeune cerf, heureux de vivre, fier de sa liberté.

Il était de mœurs douces; les "lavanderos" qui, pour éviter un long détour, traversaient la prairie, n'avaient point peur du petit taureau; il s'accourait au-devant d'elles, majestueux et ravi, dans un tourbillon de poussières; puis, il s'arrêtait tout à coup à quelques pas des femmes, les naseaux fumants, le col tendu, quêtant une caresse ou un morceau de sucre.

Le petit taureau brun aimait la compagnie, mais il préférait par-dessus tout la gentille señorita Enriqueta, la fille d'Alejandro Perez.

Dès qu'il l'apercevait, il s'élançait vers elle avec un meuglement joyeux, faisant voler la terre sous ses jarrets d'acier; puis, il venait poser sa tête sur l'épaule de la jeune fille qu'il caressait de ses bons yeux confiants et doux.

Enriqueta adorait le petit taureau, elle lui avait donné le nom d'"Amigo" et l'animal y répondait par un petit cri reconnaissant; rien n'était plus charmant vraiment que de voir cette force inconsciente se ployer docilement devant la grâce et l'ingénuité d'une frêle enfant de quinze ans.

—Nous le garderons, toujours, n'est-ce pas, "padre!" demandait Enriqueta au fermier Alejandro Perez.

L'homme, souriant, acquiesçait: "Si tu veux."

Cependant, un jour, un caballero qui passait sur la route d'Aranjuez, ayant aperçu le taureau agile, s'enquit de son propriétaire et vint aussitôt le trouver.

—Mille grâces, señor, portez-vous bien! Voulez-vous me vendre le petit taureau brun?"

—Non, je ne le puis, car ma fille y tient beaucoup.

L'inconnu fit sonner des pièces d'or dans le fond de sa poche.

—Mais, señor, j'en puis donner beaucoup d'argent.

Perez était averse, le son clair et joyeux de l'or éveilla sa cupidité.

—Combien?"

—Trois cents pesetas.

—Non.

—J'en ajouterai vingt.

—Il n'est pas à vendre.

—J'irai jusqu'à quatre cents pesetas, car je veux le petit taureau.

Le fermier cette fois, fut ébranlé. Quatre cents pesetas pour cette bête, cela faisait beaucoup d'argent. Il réfléchit. Le caballero croyant que Perez ne se déciderait pas encore s'enrichit de vingt-cinq pesetas. Le fermier n'hésita plus.

—Eh bien! soit!... c'est entendu, il est à vous pour ce prix. Le marché fut conclu, l'argent aussitôt versé.

A ce moment Enriqueta parut; quand elle apprit ce qui s'était passé entre les deux hommes, elle se mit à pleurer.

—Pauvre petit Amigo que j'aimais tant!

Elle n'osa pas, devant l'inconnu, faire un reproche à son père; mais, se tournant vers le nouveau maître du petit taureau brun, elle demanda: "Vous ne lui ferez pas de mal au moins, señor."

L'homme sourit. "Oh non! señorita, soyez tranquille!..."

Puis, ayant suivi le fermier dans la prairie, l'inconnu captura Amigo, lui passa une grosse corde autour des cornes et l'emmena inconscient. Enriqueta sentit une grande tristesse la mordre au cœur; lui semblait qu'on venait d'arracher quelque chose à sa vie, et, ainsi longtemps qu'elle put voir son ami le taureau, elle resta sur le chemin, désespérée, le visage inondé de larmes.

—Adios Amigo!... adios! Quand l'homme et l'animal eurent disparu derrière les haies de citronnelles, elle rentra dans la maison, si triste et si pâle que le père eut un remords.

mener à Tolède lors des prochains fêtes.

E le dit, tristement: "Padre!... cela ne me rendra pas le petit taureau brun que j'aimais tant."

Trois mois se passèrent sans que la mélancolie d'Enriqueta se dissipât; chaque fois qu'elle traversait le pré, elle tenait ses regards baissés pour ne point voir les oranges sous lesquels, jadis, se tenait de préférence le petit taureau brun; les étoiles du ciel, le soir, lui faisaient peine à regarder; elles lui rappelaient trop l'étoile blanche qui décorait si bien le front large d'Amigo. Cependant, comme il l'avait promis, Alejandro Perez, malgré son avare, emmena Enriqueta à Tolède. C'était la première fois que la jeune fille venait dans la cité merveilleuse; la curiosité et le bruit autour, elle oublia un peu le petit taureau brun. Il y avait ce jour-là de grandes courses, Alejandro Perez résolut d'y conduire sa fille qu'il trouvait par trop sentimentale. La vue du sang, pensait-il, ne pourrait que l'affermir. La corrida promettrait d'être intéressante: cinq taureaux devaient être mis à mort; une heure avant le spectacle, le cirque débordait de spectateurs venus de tous les villages à dix lieues de la route.

Le cœur d'Enriqueta bat violemment, elle n'a pas osé résister au désir de son père, mais, et le sent, ce spectacle ne pourra que lui être odieux. Les héros annonçant la course sont passés, viciés la cuadrilla ou troupe des toréadors; la foule la salue par des applaudissements frénétiques.... Un cri s'élève dans le cirque, un cri d'angoisse, de souffrance, et d'infini d'espoir.

—Amigo!... Amigo!... Je ne veux pas qu'on le tue!

Qui, c'est bien lui le petit taureau brun des plaines d'Aranjuez! Il s'est tout d'abord élané en avant, dans l'arène, comme autrefois dans le grand pré du señor Alejandro.

Aveugé par la lumière crue qui tombe du ciel en feu, Amigo s'est arrêté, il cherche maintenant d'où peut venir cette voix bien connue qui tout à l'heure a prononcé son nom.

Il ne voit rien que la foule, une foule immense, bariolée, de gens qui se pressent, qui rient, qui vibrent ainsi que des fous furieux.

Que lui veulent donc tous ces hommes! En voici un qui se détache d'un groupe et qui est au fond de l'arène; il est grand, beau, bien découplé. Le petit taureau brun l'attend avec confiance; c'est un ami, bien sûr! Non!... le pauvre petit taureau brun! Tu ne sais pas qu'il a vu les limites de la ferocité humaine et de la barbarie des individus civilisés! Celui qui vient vers toi de toute la vitesse de son coursier, ce n'est pas un ami: c'est un bourreau.

Aveuglé par un bandero, le cheval, autre victime de la cruauté des hommes, n'avance plus qu'éperonné vigoureusement, car il pressent un danger. La lance au poing, le picador se dresse sur ses étriers.

Le choc a eu lieu, un peu de sang rougit le sol, la foule hurle: "Bravo picador!"

Etonné, le petit taureau baisse la tête; il ne comprend pas pourquoi cet homme l'a blessé. Il ne boogie plus, il attend. Quoi! il n'a rien fait... du secours peut-être!

Un nouveau picador s'avance au petit trot à sa monture; à deux mètres du taureau il s'arrête et, cette fois encore, l'animal est touché. La douleur lui arrache un meuglement plaintif; il se redresse, l'œil enflammé, prêt à la riposte, mais, devant cet autre animal qui n'est que le serviteur inconscient de l'homme qu'il ne peut atteindre, le petit taureau s'arrête. Sa colère est tombée.

Non! décidément, il ne se révoltera pas!

Le public proteste; il est venu pour voir du sang, il veut du sang, beaucoup de sang.

Un banderillo se détache d'un second groupe, il s'arrête à quelque distance du taureau, il se baisse, puis se relève sur la pointe des pieds, les bras levés, brandissant les banderilles.

Comme l'animal ne se décide pas à l'attaque, le banderillero fait à nouveau quelques pas; il voit en face de sa proie; un geste rapide, une fuite précipitée, le taureau maintenant, hurlant de douleur, secoue son échine meurtrie et cherche à se débarrasser des haches; puis, épouvanté, décidé à ne pas se défendre, dans un besoin de protection, il cherche à regagner le toril.

La foule, mécontente, réclame dans son attente sanguinaire, déçue comme sanction la mise à mort de la bête.

L'alcade n'ayant pas protesté, l'espada s'apprête à donner satisfaction au public; à l'aide de la muleta il dirige l'animal à son gré, puis jugeant le moment et l'endroit propices, il abaisse son épée et l'enfonce jusqu'à la garde dans le poitrail de la bête qui s'abat, vomissant des torrents de sang.

Une bête, tout en haut du cirque, une jeune fille s'est évanouie; on l'emporte tandis que le public s'effondre en larmes.

C'était un petit taureau brun...

LES SOUVENIRS DE LOUIS XVI

Nouvellement exposés au Musée Carnavalet

L'ANNIVERSAIRE DU 21 JANVIER

L'anniversaire de la mort de Louis XVI va rendre plus émouvante encore la série des souvenirs de la famille royale au Temple que possède le musée Carnavalet et qui se trouve exposée, depuis quelques mois, dans une des galeries de l'hôtel Sévigné! C'est pour la plus grande part à la générosité de Mme Gustave Blavot que le musée de la Ville de Paris doit de posséder ce trésor historique, incalculable. Veuve du petit-fils de l'archiviste de l'Ordre de Malte sous Louis XVI, le sieur J. A. Berthélémy, Mme Blavot tenait de famille et conservait dans une propriété de province la Commanderie de Chevru (ancien domaine des chevaliers de Malte) nombre de meubles et de souvenirs qui avaient été, suivant une tradition certaine, les derniers restes des angoisses royales au Temple. Lorsque le malheureux monarque fut incarcéré dans la nuit du 13 au 14 août 1793, Berthélémy qui habitait une des petites tours accolées au donjon du Temple, dut en effet élever la tête de ce départ forcé que le pauvre arch-vêque n'eût même pas le loisir de démanteler son mobilier. Les capifs royaux furent installés tant bien que mal dans ce

home étroit et moeste. La toilette de Berthélémy devint la table à coiffer de la Reine, son lit garni de grosse toile de Jouy servit à Madame Elisabeth, ses livres, ses instruments de précision, ses accessoires de travail furent mis à la disposition du Roi.

Honneur imprévu pour ces menus objets dont nous reproduisons l'image! Voici un compas, un théodolite, un tire-lignes, une règlette que l'auguste prisonnier dut plus d'une fois manier d'un doigt mal affermi. La petite chaise sur dossier en forme de lyre provient de la salle à manger du Roi.

Il serait trop long de narrer comment l'excellent Berthélémy, une fois la Terreur terminée et la tour du Temple évacuée, voulut récupérer son bien et à quelles laborieuses démarches il dut se livrer pour y parvenir. Qu'il nous suffise de savoir qu'un acte officiel énumère les meubles et objets divers restitués à l'ex-archiviste.

Autour de cette collection, M. Georges Cain, l'éminent conservateur du Musée, a fort habilement groupé tout un ensemble de documents se rapportant au même sujet: un curieux plan en relief de l'enceinte du Temple, dressé quelques années avant la Révolution, un célèbre portrait de "Veuve Capet" fausement attribué à Prieur et qu'il est juste de restituer à son véritable auteur Koutcharky et cet autre portrait de Louis XVI, superbe dessin de Dureau, exécuté dans la prison même.

D'autres objets d'un intérêt plus poignant encore vont compléter, parait-il, cette galerie si riche. Nous voulons parler des pièces d'habillement et de lingerie, objets de toilettes et menus reliques personnelles du Roi, de la Reine et du Dauphin, récemment offerts à Carnavalet par les héritiers de Lanes, l'un des gentilshommes de la Tour du Temple.

Sous une forme intime et touchante, évoquera à toute la suprême détresse des prisonniers; et l'on ne pourra contempler sans émotion tel pauvre corsage de taffetas recousu à gros points par Marie-Antoinette, tel petit habit du Dauphin, tels souliers de Madame Royale, tels draps de fine toile démarqués par ordre de la Convention et portant, en guise de chiffre, un M. privé de sa couronne.

Jointes aux documents nombreux, portraits, miniatures, autographes, que possède Carnavalet sur le drame du Temple, ces reliques nouvelles formeront un ensemble incomparable, et nous devons louer sans réserve la généreuse initiative des donateurs qui ont aidé à constituer ce pieux musée du souvenir.

L'émigration au Canada.

On estime à 350,000 le nombre des émigrants qui se sont établis au Canada en 1911. C'est une augmentation de 40,000 sur l'année précédente.

Jusqu'à ces dernières années, les immigrants du Canada venaient, en gros, pour un tiers de l'Europe continentale, le dernier tiers venant des Etats-Unis. En 1911, l'immigration doit 40 pour cent au Royaume-Uni; on en estime le nombre à 142,000, soit

17 000 de plus qu'en 1910. Il est venu 125,400 citoyens des Etats-Unis (121,400 en 1910) et 72,000 âmes de l'Europe continentale, contre 66,000 dans l'année 1910.

Un Parisien en Sibirie.

Une des personnalités les plus distinguées de la haute société parisienne, le marquis de Beauvoir, accompli en ce moment, en compagnie de la marquise de Beauvoir, un voyage d'études en Sibirie. Un de ses amis, qui a eu la bonne fortune de recevoir de ses nouvelles, communique les notes suivantes sur ce curieux séjour d'un Parisien et d'une Parisienne dans l'extrême Europe.

Les sympathies voyageurs ont parcouru tantôt en traîneau, la plupart du temps à cheval, une contrée sauvage, où le thermomètre descend jusqu'à 40 degrés au-dessous de zéro, et où la terre est gelée à quatre mètres de profondeur. De juin à mi-octobre, le marquis et la marquise de Beauvoir, avec leurs compagnons, ont presque sans interruption couché sous la tente, allant dans leurs déplacements jusqu'au delà du lac Zvisen, à la frontière, sur un parcours de 400 kilomètres. La vie, en ces pérégrinations, écrit le marquis de Beauvoir, a été souvent dure et difficile.... Sous la tente c'est éternellement pénible de passer de minuit à midi, de 0 à 40 degrés. Tout le long du Kouroum, y a été le cas. Toutes ces étapes ont été parcourues par la marquise de Beauvoir avec une vaillance toujours souriante, malgré la lutte continue contre les insectes et les serpents. C'est une chose assez singulière que, sous un tel climat, il y ait des reptiles. Ils sont pourtant si nombreux que le nom de la ville de Smeingorsk veut dire: la Ville aux Serpents.

Naturellement les phénix manquent, même ceux de la chasse à l'ours et au loup, à cause de l'absence de bois. C'est à peine si les voyageurs ont pu trouver quelques perdrix et lièvres blancs. Par contre, une de leurs grandes joies consiste dans la lecture des journaux parisiens, qui leur arrivent régulièrement, après un trajet de quatre vingt kilomètres en traîneau! De telles épreuves n'ont pas été sans influencer fâcheusement sur la santé de la marquise de Beauvoir, qui, au mois de septembre, fut atteinte de fièvre magueuse. Fort heureusement, grâce à son courage et à la salubrité de l'air extérieur, elle est aujourd'hui complètement rétablie.

Le suffrage féminin.

Les femmes viennent enfin de voter, le plus virilement du monde... à Los Angeles.

Les journaux ne tarissent pas sur les incidents historiques de cette inoubliable journée.

Une dame de quatre-vingt-deux ans, Caroline Severance, fut une des premières à se présenter aux urnes.

"J'ai attendu cinquante ans, s'écria-t-elle, pour obtenir gain de cause. Une ménagère se présente en tablier de cuisine. Elle voulait entrer en toute hâte. Le policeman de service lui dit de se mettre à la suite des autres et d'attendre son tour."

Attendre! mais mon pain est dans le four, et pour tous les Harrimans et les Alexandres du monde (Harriman et Alexandre étaient les noms des candidats), je ne voudrais laisser brûler ma fournaie!

Aussi, malgré les supplications de ses compagnes s'éloignant-elle. Pendant que dura le vote, les citoyennes furent traitées avec la plus grande galanterie. Arrivé devant la salle du scrutin, le papa prenait le bébé des bras de la maman afin que celle-ci pût y pénétrer à son tour.

Jamais, avouait l'une des votantes, jamais mon mari ne fut si prévenant. Et voilà bien de quoi faire chérir au beau sexe le droit électoral.

Pensées et Impressions.

On a des ennemis parce qu'il faut en avoir. On ne peut pas vivre sans cela. Les ennemis loins de nous barrer le chemin nous le font plus rapide.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Evitez, non seulement par une stricte économie, mais en vous efforçant d'acquiescer en temps de paix les dépenses que des guerres inévitables auraient occasionnées, l'accroissement de la dette publique; et ne soyez pas assez peu généreux pour rejeter sur votre postérité un fardeau que vous devez porter.

WASHINGTON.

L'intérêt est un traité de philo